

### **Catherine Priestner Allinger – Une femme qui trace la voie**



La vice-présidente administrative du COVAN, Cathy Priestner Allinger, prend la parole lors du Déjeuner-causerie et de la plénière Les entraîneures dans le cadre de la conférence Petro-Canada Sport Leadership sportif 2008.  
Photo par : Ryan Hetherington-Keys, Picture This Digital

Depuis son entrée sous le feu des projecteurs nationaux en 1976, année où elle est devenue la première femme canadienne à remporter une médaille olympique en patinage de vitesse, Cathy Priestner Allinger captive l'attention des femmes qui œuvrent dans le sport. Outre ses réalisations athlétiques remarquables, elle a su se bâtir une carrière exemplaire qui l'a propulsée à des niveaux jamais atteints par des femmes dans la haute direction du sport, sauf parmi les rangs du Comité international olympique.

Son histoire est fascinante, non seulement parce que cette femme s'exprime avec une grande franchise, mais aussi parce qu'elle défend ses opinions avec passion, qu'elle croit en elle-même, qu'elle a confiance en ses compétences et en son jugement, qu'elle porte un regard réaliste sur ses forces et ses faiblesses, qu'elle sait s'entourer des gens les plus solides et qu'elle exige autant d'elle-même que de la part des autres.

Cathy Priestner Allinger est un modèle par excellence pour les femmes qui évoluent à tous

les niveaux du sport au Canada. En plus de personifier le succès, elle a mené sa carrière sans sacrifier les rôles qu'elles qualifient de plus importants dans sa vie, soit ceux d'épouse et de mère de trois enfants. Le [Journal canadien des entraîneures](#) est fier de partager l'histoire de sa réussite avec ses lectrices et lecteurs. — Sheila Robertson

Les avis exprimés dans les articles du **Journal canadien des entraîneures** sont ceux de leurs auteures et ne reflètent aucunement les politiques de l'Association canadienne des entraîneurs.

ARTICLE DE FOND DE JANVIER 2009

### **Catherine Priestner Allinger – Une femme qui trace la voie**

par Sheila Robertson

Le sport a toujours été un aspect dominant dans votre vie. Comment cela a-t-il commencé?

Cela a commencé lorsque ma famille a quitté Hamilton, en Ontario, pour s'installer à Winnipeg. La famille qui habitait la maison derrière la nôtre avait deux filles. Elles avaient le même âge que moi et ma sœur, et nous sommes devenues d'excellentes amies. Les deux filles fréquentaient le River Heights Speed Skating Club et elles m'ont suggéré d'essayer le patinage de vitesse. C'est ce que j'ai fait, et j'ai remporté les championnats nationaux dans mon groupe d'âge cette même année. C'était en 1968, et j'avais 11 ans. Je n'avais jamais vraiment patiné auparavant; cela m'a tout simplement paru facile. J'étais douée

pour le patinage et, de façon générale, j'étais sportive et je m'impliquais beaucoup dans les sports scolaires. Manifestement, cela m'a aidée.

J'avais 13 ans lorsque je me suis jointe à l'équipe nationale et que j'ai participé au championnat du monde de sprint à Milwaukee, 14 ans lorsque j'ai gagné une médaille d'or et une médaille d'argent aux Jeux du Canada, et 15 ans lorsque j'ai été sélectionnée pour la première fois comme membre de l'équipe olympique (en 1972). Les événements se sont succédés très rapidement, en accéléré, mais je n'ai pas réussi parce que j'étais talentueuse; j'ai eu du succès parce que le Canada n'était pas très fort dans ce sport à l'époque. Nous manquions tout simplement de profondeur mais, en comparaison des autres Canadiennes, je patinais relativement bien.

Quelles caractéristiques personnelles ont contribué à votre réussite sportive?



Cathy sur la piste.

Physiquement, j'avais tout ce qu'il fallait pour être une athlète et j'avais probablement le type de corps qui convient au patinage. Très tôt, j'ai décidé que je voulais patiner sur longue piste, puis j'ai rencontré **Ron Marchuck**, un merveilleux entraîneur. Nous avons noué des liens solides et j'ai poursuivi ma route avec lui. Il était fantastique; il semblait savoir ce dont j'avais besoin et il m'a énormément soutenue sur le plan affectif. Il était un professeur et un mentor d'influence. Je suis persuadée que c'est grâce à lui que j'ai obtenu d'aussi bons résultats. Malheureusement, comme il est décédé dans un accident de voiture quand j'avais 16 ans, il n'a pas pu me voir remporter la médaille d'argent au 500 m lors des Jeux olympiques d'hiver de 1976 à Innsbruck, en Autriche. Il s'agissait de la première médaille officielle gagnée par une Canadienne dans ce sport, et le travail de Ron a joué un rôle de premier plan dans ma victoire.

Sa mort a eu un effet dévastateur. J'ai eu un chagrin immense et, après son décès, je n'ai plus jamais travaillé régulièrement avec un seul entraîneur. Cela s'explique en partie en raison du système d'entraînement qui prévalait au sein de l'équipe nationale. L'équipe canadienne changeait souvent d'entraîneurs. Je faisais partie de l'équipe nationale mais je n'avais pas d'entraîneur qui travaillait exclusivement avec moi. Chaque année, nous allions nous entraîner en Europe, ce qui fait que nous étions plutôt indépendantes. De plus, nous n'avions pas beaucoup d'argent.

Après les Jeux de Sapporo en 1972, je me suis rendue en Norvège avec trois autres athlètes afin de travailler avec l'entraîneur **Finn Halvorsen** qui, fait intéressant, est aujourd'hui directeur du programme de patinage sur longue piste du Canada.

Vous ne pouviez donc pas compter sur le soutien que les athlètes d'aujourd'hui tiennent pour acquis?

C'est exact. J'ai toutefois reçu de l'aide de beaucoup de personnes. Lorsque je m'entraînais dans un autre pays, je tirais parti de ce que celui-ci avait à m'offrir. J'ai travaillé avec des athlètes soviétiques et avec d'autres entraîneurs. Je mettais à profit l'expertise qui existait dans d'autres domaines.

Il n'a pas dû être facile de savoir vers qui vous tourner alors que vous étiez adolescente?

J'ai toujours été indépendante. Cela me vient, entre autres, de la façon dont j'ai été élevée, mais aussi du fait que je me suis retrouvée seule en Europe alors que j'avais 15 ans. J'étais avec l'équipe, mais, comme cette dernière n'était pas très structurée, j'ai dû agir comme une adulte afin de survivre. L'une des choses que le sport m'a apprises, c'est que les entraîneurs ont une importance capitale, tout comme les gens qui vous soutiennent, mais aussi que l'on doit être capable de déployer ses propres efforts. C'est quelque chose que j'ai compris très tôt.

### Avez-vous toujours été poussée vers l'excellence?

Il est manifeste que je souhaite faire le mieux possible dans tout ce que j'entreprends, et je crois que je pensais ainsi même à un très jeune âge. Je ne visais pas les Jeux olympiques ou une médaille après ma première course, mais j'ai réalisé que j'obtenais de bons résultats très rapidement, ce que je trouvais agréable. Pour passer des compétitions provinciales aux compétitions nationales puis aux compétitions internationales, il faut offrir une bonne performance, et il se trouve que mes performances étaient très encourageantes dès le début.

### Votre famille a-t-elle trouvé difficile de vous laisser partir seule lorsque vous étiez adolescente?

Je ne crois pas que cela a été facile, mais je ne suis pas certaine que mes parents comprenaient vraiment ce que je faisais. Ils n'avaient pas beaucoup voyagé mais notre famille manifestait un grand intérêt pour le sport. Il était naturel d'être bon dans les sports; mes deux frères étaient aussi des athlètes d'assez haut niveau. Toutefois, je ne suis pas sûre que ma famille comprenait ce que cela signifiait de prendre l'avion jusqu'à Amsterdam, d'emprunter un autre vol pour arriver à Munich, puis d'attraper un train toute seule pour la première fois afin de me rendre à Inzell. Heureusement, j'ai su faire preuve de débrouillardise, ce qui ne veut pas dire que je n'ai pas vécu des moments d'inquiétude.

### Pendant que vous faisiez de la compétition, avez-vous réfléchi à ce que vous vouliez faire après votre carrière sportive? Je suis persuadée que vous n'envisagiez pas votre vie telle qu'elle est aujourd'hui.

Pas vraiment. Lorsque j'ai gagné ma médaille à Innsbruck – j'avais seulement 19 ans –, mes performances continuaient de s'améliorer et chaque fois que je sautais sur la glace, je décrochais un autre bon résultat. J'ai cependant pris la décision de ne pas poursuivre ma carrière pour différentes raisons, y compris parce que cela représentait un fardeau financier pour ma famille et parce que mon organisme de sport et mes parents ne m'encourageaient pas à continuer. Il semble que j'avais atteint les objectifs que j'étais censée atteindre; on m'a donc suggéré de passer à autre chose. C'était étrange.

J'ai décidé d'étudier au collège Mount Royal de Calgary, et je me rappelle m'être tenue debout dans le hall, parmi des milliers d'étudiants et d'étudiantes, et m'être dit : «Que va-t-il se passer ensuite? J'ai 19 ans et j'ai obtenu un grand succès dans mon sport. Comment faire mieux que cela?»

Cela m'a obligée à penser sérieusement à l'avenir. J'ai choisi de vivre une vie normale. Pendant toute mon adolescence, six mois par année, j'étais seule en Europe puis, lorsque je revenais à la maison, j'avais des cours d'été – je vivais deux vies complètement séparées. De toute façon, j'avais décidé que je voulais être normale; je me suis donc mariée à l'âge de 21 ans et nous avons plus tard déménagé à Champaign, en Illinois, où ma carrière actuelle a commencé à prendre forme.

J'ai découvert un club de patinage de vitesse en ville et j'ai proposé mes services d'entraîneuse bénévole. L'entraîneur en chef m'a parlé d'une fille de 14 ans qui, disait-il, prévoyait abandonner le patin. J'ai constaté qu'elle semblait vraiment talentueuse. Je voyais qu'elle avait un rythme très naturel sur la glace. Je me suis jointe à elle sur la piste et nous nous sommes immédiatement bien entendues. Cela a marqué le début de notre collaboration car j'ai été son entraîneuse pendant trois ans.

Après plusieurs années, je me suis installée à London, en Ontario, où je travaillais dans un club de golf et de tennis. En 1985, j'ai rencontré **Roger Jackson**, ancien directeur de Sport Canada, qui était alors doyen de la faculté d'éducation physique à l'Université de Calgary. J'avais passé sept ans à l'étranger et j'ai découvert comment le sport avait évolué en mon absence lorsque nous avons déjeuné ensemble à Toronto.

Il m'a invitée à le visiter à Calgary afin de voir ce qui s'y faisait. Les préparatifs en vue des Jeux olympiques d'hiver de 1988 allaient bon train. Peu après ma visite, j'ai reçu un appel et on m'a proposé le poste de directrice générale de l'Anneau olympique de Calgary. J'avais étudié la gestion sportive à l'université de l'État du Montana et la gestion d'installations à l'université de Pittsburgh; j'étais une bonne

candidate. Le représentant du gouvernement fédéral au sein du comité organisateur, le regretté **Jerry Berger**, a déniché des fonds pour créer le poste.

Ma famille est très importante pour moi. Même si j'étais très tentée par cette offre, je n'étais pas prête à obliger mes deux filles, **Leah** et **Ali**, à déménager en plein milieu de l'année scolaire. J'étais une mère de famille monoparentale et je voulais que la transition se fasse le plus harmonieusement possible pour mes filles. Nous avons tout de même réussi à trouver une solution, et ce poste a été une étape clé dans ma carrière.

Pour en revenir à cette jeune patineuse de vitesse que j'avais entraînée à Champaign, je l'ai revue à Calgary lorsqu'elle a participé aux Jeux olympiques d'hiver de 1988. Son nom? **Bonnie Blair!**

Elle a pris part à quatre Jeux olympiques et a remporté cinq médailles d'or et une médaille de bronze. Ce fut un moment extraordinaire lorsqu'elle a gagné sa première médaille d'or à Calgary. Sur le mur de mon bureau, j'ai une plaque où il est inscrit : «Merci de m'avoir donné un bon départ et de m'avoir permis de réaliser mes rêves.»

Lorsque je parle à des dirigeants et dirigeantes du sport ainsi qu'à des enseignants et enseignantes, je leur dis de ne jamais sous-estimer l'influence qu'ils peuvent exercer sur les autres, particulièrement sur les jeunes. L'entraîneur en chef avait baissé les bras avec Bonnie, je suis arrivée dans le décor, nous avons sympathisé, et elle est devenue l'une des meilleures athlètes olympiques de l'histoire des États-Unis. L'influence qu'on peut avoir est immense.

Étant donné que votre expérience était limitée, comment les choses se sont-elles passées lorsque vous avez accepté la responsabilité de diriger l'Anneau olympique, dont la construction n'était pas encore terminée?

La situation était bien sûr un peu intimidante, mais j'ai réalisé que je **pouvais** aborder de nouvelles situations – et c'est la voie que j'ai suivie – puis les rendre avantageuses. En réalité, le changement me réussit; c'est un élément qui me permet de continuer à avancer. J'apprécie vraiment les défis. J'ai toujours été très habile lorsque vient le temps de mettre une bonne équipe sur pied. J'étais entourée d'équipes exceptionnelles dans les trois derniers emplois que j'ai occupés. J'ai tendance à former une équipe qui me complète. Je peux compter sur des gens qui compensent mes faiblesses. Le jugement que je porte sur les gens m'a été très utile.

Lorsque je suis arrivée à l'Anneau, nous avons créé une équipe du tonnerre et nous avons pris le temps de décider ce que nous voulions que l'installation devienne; nous avons établi notre vision et notre mission. Nous avons déterminé que nous souhaitions être la meilleure installation de patinage de vitesse au monde et nous voulions que le Canada devienne un chef de file dans ce sport – n'oubliez pas qu'à l'époque, les programmes canadiens manquaient cruellement de profondeur. Bien sûr, comme il fallait que l'installation soit rentable sur le plan économique, nous devions créer tous les programmes, mais notre principal objectif était d'améliorer la situation du patinage de vitesse.

J'ai embauché **Jack Walters**, qui était alors le meilleur entraîneur au monde. Nous avons aussi conclu qu'il était nécessaire d'établir des partenariats, ce qui fait que nous nous sommes associés à d'autres provinces afin que celles-ci versent du financement à leurs patineurs et patineuses de manière à ce qu'ils puissent s'entraîner à l'Anneau; nous avons aussi collaboré avec Patinage de vitesse Canada dans le but de présenter leur programme de sprint. Cela a donné le résultat que vous voyez aujourd'hui : le Canada est le meilleur pays au monde dans le domaine du patinage de vitesse.

Comment avez-vous réussi à équilibrer votre vie personnelle et votre vie professionnelle?

Ma famille est ma principale priorité, et cela a toujours été le cas. Je crois qu'il est possible pour une femme d'avoir une vie familiale très saine tout en menant une belle carrière. Très tôt, j'ai promis à mes enfants qu'ils seraient toujours les plus importants, mais je savais que je voulais une carrière. Je n'étais

pas entourée de membres de ma famille qui auraient pu m'apporter leur appui mais, quand j'ai déménagé à Calgary, une voisine gardait mes filles et elle était merveilleuse.

Les événements se sont bien enchaînés pour moi. Deux ans plus tard, j'ai épousé **Todd Allinger** et nous avons eu un fils, **Cole**, qui a maintenant 19 ans. Todd a obtenu son doctorat en génie mécanique à l'Université de Calgary et il travaille comme biomécanicien dans le volet scientifique du sport. Lorsque j'étais à Salt Lake, il a travaillé au Orthopedic Specialty Hospital dans cette ville et il dirige maintenant le programme «Top Secret» [un programme novateur de recherche-développement qui vise à faire bénéficier les athlètes canadiens de la «fine pointe» en matière d'équipement, de technologie, d'information et d'entraînement] pour le compte d'À nous le podium.

Je crois également qu'il est important de faire preuve de flexibilité. Mes enfants font tous du sport et, en 29 ans, on peut compter sur les doigts d'une seule main le nombre de leurs matches auxquels je n'ai pas assisté. J'ai bénéficié de conditions de travail agréables et flexibles.

**Cela n'illustre-t-il pas aussi votre capacité à établir des priorités?**

Oui, mais j'ai aussi eu le luxe d'occuper des positions de leadership, ce qui fait que je peux être un modèle. Un homme qui travaille pour moi m'a récemment dit : «C'est à cause de vous que j'ai assisté au match de soccer de ma fille hier. Avant de travailler ici, je n'aurais pas cru que je pouvais ou devais le faire.» Mon approche du leadership est que je m'attends à ce que tout le monde ait la même flexibilité que moi. Je souhaite que tous les individus en profitent et qu'ils vivent une vie équilibrée. Dans un tel cas, ils fournissent un meilleur rendement.

**Vous êtes sans doute la femme qui a connu le succès le plus retentissant dans le sport canadien. À quoi attribuez-vous votre succès?**



**Cathy au sommet de sa carrière de patineuse de vitesse.**

Il y a des femmes dont les actions diffèrent de ce qu'elles voudraient réellement faire. Je vis dans un monde d'hommes. Le domaine professionnel que j'ai choisi est complètement dominé par les hommes. J'ai décidé très tôt que j'allais rester moi-même. Je ne voulais pas sentir que j'avais à être plus dure que je le suis. J'estimais que je n'étais pas **obligée** d'entrer en concurrence avec les hommes parce que je suis une femme, et que je n'avais pas à faire les choses différemment, et je me suis promis de ne pas le faire.

Je crois que cette attitude a largement contribué à mon succès. Quand je m'adresse à eux, les gens savent que ce que je dis est ce que je pense, que je n'essaie pas d'agir comme «les gars». Je me suis toujours attachée à garder l'équilibre dans ma vie. Je crois qu'il est extrêmement important d'avoir une vie à l'extérieur du travail, et cela m'a aussi aidée à réussir.

J'agis comme mentore auprès de plusieurs jeunes femmes et je leur dis qu'elles n'ont pas à être si dures, qu'elles ne sont pas obligées de travailler 15 heures par jour. Planifiez efficacement, soyez fidèles à vous-mêmes et tournez-vous vers les rôles qui vous conviennent. Je pense que les gens qui me connaissent bien diraient que ma réussite est principalement attribuable à l'équilibre que j'ai su établir entre mon travail et ma vie familiale.

Vous avez fait la manchette lorsque vous vous êtes jointe au comité organisateur des Jeux olympiques d'hiver de Salt Lake City de 2002 et que vous êtes devenue la première femme à diriger les services sportifs lors des Jeux, aussi bien d'hiver que d'été. Vous avez ensuite exercé des fonctions similaires au sein du comité organisateur des 20<sup>es</sup> Jeux olympiques d'hiver de Turin de 2006. Comment ces postes de leadership vous ont-ils aidée à vous préparer à votre travail actuel avec le Comité d'organisation des Jeux olympiques et paralympiques d'hiver de 2010 à Vancouver (COVAN)?

J'avais été recrutée en tant que directrice des sports de glace à Salt Lake mais, une fois sur place, on m'a demandé de superviser tous les sports à titre intérimaire. Une recherche internationale avait été lancée pour trouver un directeur ou une directrice des services sportifs et je n'avais pas posé ma candidature. Je me disais que les responsables connaissaient mon travail et que, par conséquent, ils auraient pu communiquer avec moi. Le titre associé à la plupart des postes de leadership au sein de l'organisme était «directeur principal», et je leur ai dit que cela ne rendrait justice ni à moi ni à l'organisation si j'acceptais de devenir simplement directrice. J'ai mentionné que le sport devait avoir la même importance que les transports. On m'a offert le poste de directrice principale, et je l'ai accepté. L'organisme aurait été désavantagé si ce poste était demeuré au niveau directorial.

Fait intéressant, avant de m'offrir le poste, ils ont mené un sondage auprès de toutes les fédérations internationales (FI) parce qu'ils croyaient qu'une femme ne serait pas à la hauteur pour ce travail — ils m'avaient d'abord écartée de la course parce que j'étais une femme — mais toutes les FI ont indiqué qu'elles n'y voyaient pas de problème. Le fait d'être Canadienne a été un atout aux États-Unis; l'environnement est différent, mais tout de même similaire.

En Italie, ce fut différent. L'organisation m'avait également recrutée et donné le titre de directrice principale, le plus élevé après celui de chef des opérations; j'avais davantage de responsabilités qu'à Salt Lake. Le milieu était beaucoup plus difficile, surtout en raison de la culture organisationnelle, pas parce que j'étais une femme. Lorsque j'ai compris que cet environnement ne me convenait pas vraiment, j'ai pris la décision de quitter mes fonctions. Mon style et ma personnalité font en sorte que je ne reste pas dans une situation qui ne me convient pas.

Je ne suis pas passée directement des Jeux de Salt Lake à l'Italie. J'ai été chef des opérations à la Utah Athletic Foundation [l'organisme chargé de l'entretien des installations construites pour les Jeux]. Je croyais que ça allait être le travail idéal. Nous aimions l'endroit où nous habitons à Park City, et je m'intéresse beaucoup aux installations et à l'équipement qui continuent de servir après les grands événements; cela me semblait donc tout à fait approprié. J'avais très fermement mentionné que je n'étais pas du tout intéressée par Turin, mais le chef des opérations du comité organisateur de Turin m'a appelée à plusieurs reprises et m'a fait une offre fantastique. En consultation avec ma famille, nous avons décidé qu'il s'agissait d'une occasion unique pour nous tous. Je ne regrette pas cette décision.

C'est à ce moment que vous êtes devenue concessionnaire automobile?

Je n'avais pas encore décidé ce que je voulais faire après Turin. Mon père, mes frères et ma sœur travaillent tous dans le domaine automobile. Alors que j'étais en Italie, mon frère Pat m'a appelée et m'a dit qu'une concession automobile assez importante était à vendre à Edmonton. Imaginez sa surprise lorsque je lui ai dit que j'allais tenter ma chance dans le domaine. À l'époque, je travaillais comme consultante pour le comité de candidature du COVAN, mais je ne comptais pas sur une offre d'emploi si Vancouver obtenait les Jeux.

Peu après mon retour au Canada, j'ai reçu un appel du regretté **Mark Lowry**, qui était directeur exécutif – Sport du Comité olympique canadien. Il m'a demandé de rédiger un plan décrivant comment je m'y prendrais pour déterminer comment le Canada pourrait être victorieux en 2010. Les sports d'hiver m'ont ensuite demandé de réaliser une évaluation et une analyse de chaque sport afin d'établir leurs chances de remporter des médailles et de préciser ce qui devait être modifié pour que cela soit réalisable. J'ai mis sur pied un petit groupe éclectique pour faire ce travail et cela a débouché, en 2004, sur la publication du rapport [À nous le podium en 2010! Recommandations du Groupe de travail indépendant des organismes nationaux de sport représentant les sports d'hiver et les bailleurs de fonds](#). Vancouver avait obtenu les

Jeux et on m'a éventuellement proposé un poste de direction, que j'ai accepté. Tout en demeurant propriétaire de la concession, j'ai trouvé quelqu'un pour la gérer et nous sommes partis pour Vancouver.

### Les Jeux de Beijing ont-ils permis au Canada de tirer des leçons qui lui permettront d'affiner sa préparation en vue de 2010?

Nous voulons nous assurer que certains éléments soient en place. C'est ce que nous préconisons depuis longtemps, et les Jeux de Beijing ont confirmé nos idées. Nous devons être en mesure d'utiliser notre processus décisionnel de la manière la plus décisive possible afin de donner du pouvoir aux personnes qui travaillent à tous les niveaux de l'organisation, ce qui nous permettra de réagir aux problèmes et aux imprévus. Beaucoup de gens doivent être capables de prendre des décisions sans qu'il soit nécessaire de renvoyer chaque question à une autorité supérieure pour obtenir une décision ou un règlement. Nous devons être souples et ouverts au changement.

De plus, depuis quelques années, il y a des sièges de personnes accréditées qui demeurent vides lors des Jeux, et nous estimons que c'est inacceptable. Nous avons une stratégie qui vise à assurer que tous nos sièges soient occupés en tout temps. C'est une priorité de premier ordre.

Une autre de nos priorités est l'expérience que les spectateurs et spectatrices vivront sur place. Nous voulons que les sites soient mémorables et que les gens reviennent à la maison en sentant qu'ils ont vécu l'expérience d'une vie.

Beijing avait des installations spectaculaires, et nos sites de compétition doivent être parfaits, tout comme les villages olympiques, qui sont le foyer des athlètes pour la durée des Jeux. Nous voulons être certains de faire tout ce qui est possible pour que les athlètes vivent l'expérience la plus extraordinaire de leur vie. Cela signifie que rien ne doit faire obstacle à leur performance.

### Quel conseil donneriez-vous aux femmes qui souhaitent décrocher un poste de leadership principal dans le sport canadien?

Si vous estimez que vos compétences et votre expérience correspondent aux exigences du poste, ayez confiance en vous. Vous devez avant tout croire en vous et en votre instinct. Un de mes atouts est que je sais que je peux généralement me fier à mon instinct; j'ai appris à m'appuyer sur cette qualité. Soyez vous-mêmes – je vois trop de femmes qui essaient de s'adapter à tout prix. Beaucoup de femmes pourraient soutenir que j'ai tort, mais je ne pense pas qu'il soit nécessaire de changer pour s'intégrer. Vous êtes là parce que vous possédez des compétences et que vous amenez des caractéristiques uniques au sein de l'équipe.

### Pouvez-vous imaginer ce que vous ferez par la suite, ce que l'avenir vous réserve?

J'ai toujours, toujours été ouverte aux différentes possibilités. Peut-être que je prendrai ma retraite ou que je ferai du bénévolat; c'est une chose que j'ai mise de côté parce que je voulais avoir une vie familiale équilibrée. Je suis une bâtisseuse, et si quelque chose doit être changé, j'ai définitivement ce qu'il faut pour faire le travail. Si je veux continuer à œuvrer dans le sport, il n'y a pas énormément d'options.

J'attends de voir comment je vais me sentir après les Jeux. Ensuite, je prendrai des décisions. Pour l'instant, cependant, je ne sais pas.

## Cheminement de la carrière de Cathy Priestner Allinger – Athlète, entraîneure et dirigeante principale des Jeux olympiques

- 1970 à 1976 :** Membre de l'équipe de patinage de vitesse sur longue piste du Canada; gagnante de neuf médailles aux championnats du monde et de six championnats nationaux
- 1972 et 1976 :** Participation aux Jeux olympiques
- 1976 :** Médaillée d'argent, 500 m, Jeux olympiques d'hiver
- 1981 à 1997 :** Entraîneure de patinage de vitesse, de hockey, de ringuette, de basket-ball et de softball
- 1986 à 1997 :** Directrice générale, Anneau olympique de Calgary
- 1990 à 1998 :** Analyste d'émissions de télévision diffusées à l'échelle internationale aux réseaux CBC et CTV
- 1994 à 1997 :** Directrice associée des sports, Université de Calgary
- 1997 à 2002 :** Directrice principale des services sportifs, médicaux et liés au dopage, Comité organisateur des Jeux olympiques d'hiver de Salt Lake City de 2002
- 2001 à 2003:** Consultante, Société de candidature de Vancouver 2010
- 2002 :** Chef des opérations, Utah Athletic Foundation
- 2002 à 2003 :** Directrice principale des opérations olympiques, Comité organisateur des Jeux olympiques de Turin de 2006
- 2003 à 2004 :** Présidente et directrice générale, Capital Dodge, Edmonton
- 2004 à – :** Vice-présidente administrative, services sportifs et opérations olympiques, Comité d'organisation des Jeux olympiques et paralympiques d'hiver de 2010 à Vancouver

## Prix et distinctions

- 1975, 1976** Athlète féminine de l'année du Booster Club
- 1976** Prix d'excellence du Gouverneur général
- 1976** Intrônisation au Temple de la renommée de l'Alberta
- 1988** Porteuse de la flamme olympique (en compagnie du skieur alpin Ken Read) jusque dans le stade lors de la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques d'hiver de 1988
- 1994** Intrônisation au Temple de la renommée olympique du Canada
- 2002** Récipiendaire de l'Ordre olympique

## À propos de l'auteure



Sheila Robertson  
Photo par : George Bayne

Depuis plus de 30 ans, **Sheila Robertson** travaille comme rédactrice en chef et auteure au sein de la collectivité canadienne du sport. Elle est la rédactrice en chef-fondatrice du magazine **Champion** et aussi du magazine **EntraînInfo**, publication pour laquelle elle a œuvré comme auteure principale de 1993 à 2005. Elle est rédactrice en chef et auteure au **Journal canadien des entraîneurs** et a écrit **Tirer le maximum des occasions qui se présentent : Guide médiatique à l'intention des athlètes, de leurs entraîneurs et entraîneures**. En 1995, elle a été lauréate du Prix sportif canadien dans la catégorie «Communications». En 2005, **Entraîneurs du Canada** a créé le Prix Sheila Robertson, qui vise à reconnaître un organisme national de sport qui fait preuve d'une approche constante en appréciant et en reconnaissant le rôle de l'entraîneur ou de l'entraîneure au sein de son organisation, dans les médias et auprès de la population. Elle rédige actuellement un ouvrage sur le boycott des Jeux olympiques de 1980 par le Canada.